

JE M'APPELLE EDUARDO VEGA. Je suis né à Paris en 1945. Mes parents habitaient un petit deux-pièces près du cirque d'Hiver. L'immeuble était vétuste, les gens du quartier aussi.

Mon père, Juan Vega, travaillait dans un atelier de restauration de meubles du faubourg Saint-Antoine. Son patron, Pepe, un Catalan comme lui, avait fui Barcelone en janvier 1939. Papa ne s'était pas non plus attardé à l'arrivée des troupes franquistes. En toute logique, leur départ précipité et une aversion commune pour Franco les avaient rapprochés. Franco avait d'ailleurs rapproché beaucoup de monde dans l'atelier. Les ouvriers étaient tous des réfugiés espagnols. Certains républicains avaient même recouvré la foi à force de prier le ciel de les débarrasser du nabot qui régnait à présent sur l'Espagne. Mais Dieu, si haut placé que les prières lui parviennent essoufflées, n'avait rien compris au message. Un beau matin, casqués et bottés, de grands types aux yeux bleus arpentèrent les rues de Paris. Un autre nabot avait décidé de se faire entendre et Franco était toujours au pouvoir.

Le passé anarchiste de certains employés obligea Pepe à les mettre au vert. Bientôt, l'atelier fut aussi vide que le cœur des soldats qui participaient aux premières rafles. Il ne restait plus que Pepe et mon père derrière leur établi. Au milieu des carcasses de fauteuils Louis XV, dans un chaos de commodes et de chiffonniers, les deux Catalans ressemblaient à des pantins oubliés dans un magasin d'accessoires. Paris avait éteint ses lumières. La Seine semblait plus noire, plus huileuse que d'habitude. Quant aux Parisiens, pour une fois, ils marchaient tête basse.

La seule chose positive de cette époque, disait mon père, c'était la réapparition des vélos. Faute d'essence, l'exercice physique regagnait ses lettres de noblesse : la « petite reine » avait de nouveau le vent en poupe. Alors papa, se souvenant des dimanches de printemps où il grimpeait la colline du Tibidabo à bicyclette, refermait la porte de l'atelier désert pour aller s'asseoir à une terrasse du faubourg Saint-Antoine. Il commandait un ersatz de café et observait les cyclistes d'un œil mi-rêveur mi-amusé. Pepe venait parfois le rejoindre. La nostalgie s'invitait à leur table. Tous les deux, plongés dans un silence profond comme la détresse qui étouffait le monde, restaient là durant des heures à regarder passer des hommes devenus ombres. Enfin, Pepe retournait à l'atelier, abandonnant mon père devant l'ersatz de café froid.

Puis, il y eut un été où les étoiles se mirent à briller en plein jour. Des étoiles à bicyclette, des étoiles à pied, des étoiles dans les bus, dans les cafés et les magasins, des étoiles partout dans les rues inondées de soleil. Et quand Paris se mit à regorger d'étoiles filantes, on les rassembla. Des trains d'étoiles partirent se consumer très loin, à l'abri des regards, au fond de forêts obscures. Il n'y eut plus d'étoiles à midi. La nuit recouvrait ses droits.

Pendant ce temps, Doriot haranguait les foules, Darnand paradait à la tête des francs-gardes de la Milice, la presse collaborationniste prospérait, un vieux maréchal tendait sa main osseuse à une France abattue et exsangue. La Terre tournait toujours, mais en grinçant.

Papa se demandait si c'était vraiment malin d'avoir fui l'Espagne pour se retrouver dans une ville où la situation empirait jour après jour, où les habitants se regardaient en chiens de faïence, où l'on vivait en permanence avec l'estomac noué.

MON PÈRE RENCONTRA MARIE à l'atelier. Elle arriva un matin, portant les débris d'une chaise Louis XV dans ses bras nus. Il tomba instantanément sous son charme.

Elle avait à peine vingt ans, de grands yeux verts toujours en mouvement, comme s'ils appréhendaient une menace. Longues et fines, les jambes de Marie étaient peintes couleur caramel, avec une ligne noire dessinée derrière les cuisses jusqu'aux talons, de manière à imiter des bas de soie à couture.

Lorsqu'elle lui sourit, son visage prit une expression d'une infinie douceur, ses yeux cessèrent de guetter le danger, et elle laissa échapper un petit rire qui transperça mon père jusqu'à l'âme. Depuis des mois, depuis son exil, son passage de la frontière par les cols enneigés des Pyrénées, son errance interminable sur les routes, depuis les regards durs ou indifférents qui accueillaient les réfugiés et que mon père n'oublia jamais, depuis Barcelone même, où finalement, il n'avait pas été si heureux que cela, un sentiment confus, mélange de bonheur et d'inquiétude féroce, lui brûlait soudain la poitrine. Il avait désormais la certitude que la vie avait un sens puisque cette fille existait et qu'elle était là, devant lui, illuminant l'atelier d'un simple sourire. Le cœur de papa se mit à battre à tout rompre. Il se sentait animé, exalté par une énergie généreuse et puissante. La peur des contrôles, les arrestations, les assassinats, les lâchetés permanentes, toute cette absurdité qui avait déferlé sur l'Europe en vagues de haine, charriant les corps comme des algues mortes, cette infection se dissolvait dans les boucles blondes de Marie.

« Vous pouvez la réparer ? » lui dit-elle en posant sur l'établi les ruines de la chaise.

Sa voix était un peu rauque – surprenante, compte tenu de son visage tout de grâce et de lumière. Ce n'était pas une voix de jeune fille sage : son timbre suggérait qu'elle était moins ingénue que son apparence le laissait supposer.

Mon père observa en douce ses jolies jambes. Elle remarqua aussitôt le changement de direction de son regard et, lorsqu'il releva les yeux, elle lui souriait toujours, mais l'innocence avait disparu. Marie était de nouveau sur ses gardes. La magie s'était envolée.

« Alors, vous pouvez la réparer, oui ou non ? » s'impacienta-t-elle.

Papa examina les morceaux épars de la chaise. La seule chose envisageable, c'était d'en faire du bois de chauffage. À cette époque, quantité de meubles finissaient dans les flammes, raison pour laquelle l'atelier avait perdu la majorité de sa clientèle. Parfois, Pepe mettait une machine en marche, histoire de faire un peu de bruit, pour le souvenir en somme. L'atelier s'ouvrait sur une cour intérieure que partageaient d'autres artisans tout aussi désœuvrés. Quand le tintamarre commençait chez Pepe, le bronzier ne tardait pas à l'imiter, puis le serrurier, et enfin l'imprimeur dont la rotative surpassait en nuisance sonore toutes les machines de ses voisins. Les pavés de la cour se déchaussaient comme les dents d'un vieux boxeur lorsque son monstre de métal s'animait. Mais aujourd'hui, Pepe était en vadrouille. L'imprimeur avait dû rendre visite à son amie qui habitait sur l'autre rive de la Seine. Quant au serrurier et au bronzier, ils étaient

tranquillement assis sur un banc dans la cour. Les machines sommeillaient comme de gros chats sous la herse aveuglante des rayons du soleil.

« Je n'ai pas toute la journée, moi ! »

– Elle est vraiment très fatiguée, cette chaise, mademoiselle. »

Devant la déception qu'elle afficha, papa imagina illico un stratagème pour la revoir.

« Repassez demain en fin de journée. »

Elle le salua et se dirigea vers la porte.

« Mademoiselle ! »

Elle se retourna.

« Votre nom, s'il vous plaît. C'est pour mon patron. Il a besoin de l'identité des clients. »

– Marie Malcaras. »

Elle sortit dans la cour et disparut.

Papa resta dans la lune de longues minutes. S'il n'y avait pas eu la chaise brisée et le parfum de Marie Malcaras, il aurait pu croire à un rêve.

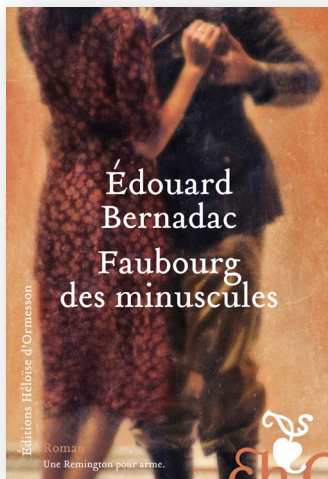
Mon père avait vingt et un ans. Court sur pattes et taillé comme un bûcheron, il n'avait rien pour plaire à une Parisienne. Je me souviens avoir vu des photos de lui prises par Pepe pendant l'Occupation. Avec son visage sec et ses yeux noirs plantés au fond des orbites comme deux clous, il avait l'air farouche, voire menaçant. Ce n'était pas le genre d'individu que l'on arrêtait dans la rue lorsqu'on cherchait son chemin... sauf si on était allemand, bien sûr.

Pepe possédait un Leica qu'il s'était procuré au marché noir. L'image fixe l'ayant vite ennuyé, il l'avait troqué contre une caméra Pathé 9,5 mm. Il s'amusait souvent à filmer papa. Dans l'atelier, dans la courette, chez l'imprimeur ou au bistrot. Les archives cinéma sur mon père ont toutes en commun une caractéristique qui saute instantanément aux yeux du spectateur : malgré sa petite taille et son visage ingrat – mieux vaut ne pas évoquer son accent, mais les films en question sont muets, alors... – papa se mouvait avec souplesse et élégance. Ses moindres gestes, même les plus banals, étaient marqués par une nonchalance aristocratique. « Il faut être né prince pour scier un barreau de chaise comme ça. On dirait que tu coupes le bout d'un cigare ! » se moquait Pepe qui l'observait, l'œil collé au viseur de sa caméra. Et moi, bien des années plus tard, sur l'écran de projection déployé dans mon salon, je regarderais papa en train de scier du bois avec la distinction d'un Grand d'Espagne.

« Marie Malcaras ! » répéta mon père, inlassablement.

« Malcaras » résonnait familièrement à ses oreilles. C'était le nom du col qu'il avait franchi pour venir en France.

Une telle coïncidence est un signe du destin ! Et si je lui offrais des bas de soie ? pensa-t-il avant d'aller chercher dans la remise une chaise Louis XV du même modèle que celle qu'avait apportée Marie. [...]



Édouard Bernadac, *Faubourg des minuscules*
Roman

208 pages | 17 € | ISBN 978-2-35087-413-5

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | www.heloisedormesson.com